

*Dépouilles, un almanach*, Robert Hébert, Liber, 1997, 181 p.

Jean-Marc Desgent

Volume 10, numéro 2, printemps 2000

Le savoir en fête

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/802942ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/802942ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desgent, J.-M. (2000). Compte rendu de [*Dépouilles, un almanach*, Robert Hébert, Liber, 1997, 181 p.] *Horizons philosophiques*, 10(2), 166–166.  
<https://doi.org/10.7202/802942ar>

## COMPTES RENDUS

### **Dépouilles, un almanach, Robert Hébert, Liber, 1997, 181 p.**

*Dépouilles* est un livre de paradoxes. Qu'est-ce que vivre à la fois dans l'immédiateté et dans la réflexion? Comment l'immédiateté nourrit-elle la réflexion? Comment la réflexion rend-elle l'immédiateté intelligible? En fait, qu'est-ce qu'écrire? Le livre de Robert Hébert maintient (et c'est difficile) en équilibre (instable, évidemment) ces questions. Le lecteur se retrouve donc, confronté au monde des choses, des hommes, des événements, de la vie qui coule, s'arrête, se contracte, entre en débâcle, et s'installe aussi au temps du repos, du recul, au temps fuyant de la pensée : «Épier la vie, une extase.»

Comme Robert Hébert l'indique aux premières lignes de son «invitation», *Dépouilles* s'apparente à un labyrinthe puisque son ouvrage nous propose un parcours, un aller, un revenir, nous amène à la fois en lui et hors de lui : «Mon actuelle pensée n'a rien à voir avec le pouvoir d'enfermement qu'elle observe partout. Elle emmène, elle émigre.» Pourtant, cet en-deçà et cet au-delà n'ont pas de claires frontières. On les traverse sans trop s'en rendre compte et voilà bien tout l'intérêt de ce type d'écriture : «Boue, terre détrempée. Étalement discret de la grisaille. Soleil, espoir rythmé des gestes de tous les jours. Sardage, désherbage des massifs que j'ai négligés l'automne dernier, ébauche d'une vérification.» L'immédiateté du monde perçu, touché ou palper, l'intimité à découvrir et à penser prennent tour à tour des identités communes et permet au lecteur de réfléchir comme de percevoir et de ressentir.

Il nous est souvent venu à l'esprit que le lecteur pourrait, par sa lecture de *Dépouilles*, avoir l'impression d'être tout à la fois devant un texte de type philosophique, ou anthropologique, ou poétique, tant les bornes absentes de son texte nous permettent de penser à l'Homme à travers l'intimité de son auteur, de donner au monde un lieu pour apparaître ou du moins pour se réfléchir avant d'advenir définitivement, de rêver l'Homme et l'univers par images ouvertes, par chemins tortueux ou tout simples.

Pourquoi *Dépouilles*? Pourquoi ce mot? Avant de répondre à cette question, citons quelques lignes de la quatrième de couverture : «Un homme d'âge mûr se retire à la campagne pour tenter de se retrouver. Là, entre l'observation de la nature, l'écoute de la rumeur publique et la résurgence de souvenirs personnels et collectifs, il écrit.» Ou plutôt que reste-t-il de cette retraite à la campagne, de ces observations, de cette écoute, de ces résurgences? Du fait, des dépouilles. Tous les livres sont au monde par dépouilles, par restes, par ce qu'il reste de nous (les aphorismes de *Dépouilles* deviennent les métaphores de notre identité toujours à construire). Tous les livres sont au monde parce que l'on sait ou ignore encore, par nos connaissances et notre ignorance de toute vérité, de tout lieu précis, exact de notre présence ici et là parmi les Hommes. En bref, les livres sont des résidus, des traces conservées (on ne comprend pas toujours pourquoi celles-là et pas d'autres). Les livres sont «donnés à lire» comme s'ils étaient quelque chose de vivant : ce sont pourtant les réflexions, les angoisses, les intensités qu'ils provoquent, les plaisirs qu'ils procurent, qui le sont! Et *Dépouilles* appartient à cette vivacité là : «Je n'impose rien, je tourne les pages du calendrier. Prends soin de ton âme et de ton règne animal, et fais ce que tu voudras.»

Jean-Marc Desgent,  
Collège Édouard-Montpetit